

NEW EUROPE COLLEGE



Travaux du colloque

*Le corps et ses hypostases en Europe et
dans la société roumaine du
Moyen Âge à l'époque contemporaine*

1 novembre 2008
New Europe College, Bucarest

Coordinateurs :
Constanța VINTILĂ-GHIȚULESCU
et Alexandru-Florin PLATON

Editor: Irina VAINOVSKI-MIHAI

Le colloque qui est à l'origine de ce volume a été organisé dans le cadre du programme NEC-Link et a été financé par Higher Education Support Program et par l'Ambassade de France en Roumanie.

La publication de ce volume a été rendue possible par le soutien accordé au NEC par l'Ambassade de France en Roumanie.

Copyright © 2010 – New Europe College

ISBN 978-973-88304-3-1

New Europe College
Str. Plantelor 21
023971 Bucharest
Romania

www.nec.ro; e-mail: nec@nec.ro
tel: (+4) 021.327.00.35; fax: (+4) 021.327.07.74

AVILIR LE CORPS DE L'ADVERSAIRE : POLITIQUES DE L'ANIMALISATION EN FRANCE (1^e MOITIÉ DU XIX^e SIÈCLE)

Thomas BOUCHET

L'animalisation, qui s'inscrit dans l'histoire plus globale de l'animal en politique¹, est une pratique qui consiste à mobiliser un répertoire animalier pour véhiculer un jugement soit valorisant, soit dévalorisant. Elle peut mettre en valeur des qualités et des vertus (O'Connor, « the Lion of Freedom » ; Clemenceau, « le Tigre »...). Elle peut aussi avoir pour objectif de dégrader, de discréditer, d'avilir. Même si ces deux horizons de l'animalisation sont indissociables, c'est au second que sera consacrée cette étude. L'usage du répertoire animalier est l'une des modalités possibles du combat politique. Il se traduit de diverses manières : assaut verbal (avec souvent une gestuelle à l'appui), offensive écrite, production d'objets. Le corps de l'autre devient cible, que cet autre soit l'adversaire politique (le roi, le dirigeant ou le militant du « parti » adverse...), une catégorie sociale ou tel de ses membres (« bourgeois », « foule »...), l'étranger, etc. Il s'agit par là de déposséder sa

¹ Voir Paul Bacot, Eric Baratay, Denis Barbet, Olivier Faure et Jean-Luc Mayaud (dir.), *L'Animal en politique*, Paris, L'Harmattan, 2003.

cible de son corps propre pour lui en substituer un autre, apparenté au règne animal. Ce processus est en vérité multiforme : métamorphose complète, greffe d'un appendice (une queue, un groin...), accentuation de caractères liés à l'animalité (les poils, l'odeur, la viscosité...), mimétisme gestuel ou comportemental. Il peut être utilisé seul ou en association avec d'autres marqueurs dévalorisants comparables : figuration en monstre ; figuration en végétal ; figuration en objet ; réduction à une partie de l'anatomie ; pour un homme, figuration en enfant, ou en femme... Dans la sphère de l'écrit, il est beaucoup pratiqué par l'image, et c'est d'elle qu'il sera ici le plus souvent question². Il éclaire certaines facettes intéressantes de la relation politique.

La période à l'étude

La première moitié du XIX^e siècle n'est pas homogène. Les années de Consulat, d'Empire et de Restauration³ ou encore les deux derniers tiers de la monarchie de Juillet livrent peu de sources. La surveillance politique qui s'exerce pendant le Consulat et l'Empire rend très difficile – mais pas impossible⁴ – l'expression d'une hostilité de type politique à l'intérieur des frontières. C'est à l'étranger que l'art de l'animalisation est pratiqué par les adversaires de Bonaparte, puis de Napoléon :

² Sur les relations entre homme et animal par le biais de l'image : Laurent Baridon et Martial Guédron, *HommeAnimal, Histoires d'un face à face*, Strasbourg et Paris, Musées de Strasbourg et Adam Biro, 2004.

³ Des éléments dans Natalie Petiteau, « Violence verbale et délit politique, 1800-1830 », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, 36, 2008-1, p. 75-90.

⁴ Natalie Petiteau, « Insultes et hostilités politiques sous le Consulat et l'Empire », in Thomas Bouchet, Matthew Leggett, Geneviève Verdo et Jean Vigreux (dir.), *L'Insulte (en) politique. Europe et Amérique latine, du XIX^e siècle à nos jours*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 2005, p. 209-216.

en Grande-Bretagne, notamment, de nombreuses et talentueuses caricatures le représentent en singe, en renard, en chien, en crocodile, en sauterelle, en araignée, en tigre⁵. Pour les années de Restauration (1814-1830, avec l'interruption des Cent-Jours), on peut glaner ici et là quelques exemples : en 1822 (10 août) une « ménagerie libérale » anonyme est composée d'hommes politiques transformés en animaux (un oiseau, un papillon) ; en 1822 toujours (30 octobre) l'opposant libéral Benjamin Constant est représenté dans une « galerie des grotesques » avec un corps de cheval⁶ ; comme on le verra plus loin, quelques références animalières sont également repérables à l'échelle locale dans les archives de la répression ; mais la moisson n'est pas extraordinaire. Et s'il existe des caricatures du roi Charles X (1824-1830) en dindon, en oie, en écrevisse ou en girafe, elles sont postérieures à la révolution du Juillet 1830 et contemporaines de l'exil du souverain déchu⁷. De fait, le premier temps fort de l'histoire de l'animalisation politique en France au XIX^e siècle, ce sont les années initiales de la monarchie de Juillet. A cette période la légitimité du nouveau régime est contestée. Il est en effet né en deux étapes, une première fois dans les rues de Paris et les combats de barricades – les Trois Glorieuses des 27-29 juillet 1830 –, une deuxième fois au Palais Bourbon lorsque Louis-Philippe y jure quelques jours plus tard fidélité à la

⁵ Fabrice Bensimon et Pascal Dupuy, « L'insulte à Bonaparte dans les caricatures anglaises », in Thomas Bouchet, Matthew Leggett, Geneviève Verdo et Jean Vigreux (dir.), *L'Insulte (en) politique [...], op. cit.*, p. 143.

⁶ Michel Dixmier, Annie Duprat, Bruno Guignard, Bertrand Tillier, *Quand le crayon attaque, images satiriques et opinion publique en France 1814-1918*, Paris, Autrement, 2007, page 24 et page 30.

⁷ Annie Duprat, *Histoire de France par la caricature*, Paris, Larousse, 1999.

Charte constitutionnelle et devient roi des Français. L'autorité royale est fragilisée par cette ambiguïté fondatrice⁸ et les oppositions s'engagent très vite dans un travail de stigmatisation, entre autres par le biais de l'animalisation. Elles contestent le régime en place pendant près de cinq ans, après quoi la monarchie de Juillet se donne les moyens de réprimer les attaques qui le fragilisaient. Puis ce n'est qu'en 1848, avec la chute de Louis-Philippe et l'expérience républicaine, que reflleurissent, mais à une bien moindre échelle, ces représentations animalières de l'adversaire politique. Elles ne s'inscrivent pas du tout dans le même contexte. Après plusieurs mois de grande liberté politique – les journalistes et les artistes s'en donnent à cœur joie, mais mobilisent peu l'animal – l'expression débridée des positions politiques devient de moins en moins aisée au fil des mois. C'est alors que les modérés majoritaires mobilisent entre autres les ressources de l'animalisation pour s'en prendre à des groupes minoritaires, tels les socialistes.

Avilir par l'image : Les débuts de la monarchie de Juillet

Ce qu'il s'agit de localiser dans un premier temps, ce sont les lieux et les instances de l'animalisation par l'image, au début de la monarchie de Juillet puis sous la Deuxième République.

Dans la première partie des années 1830, les représentations du régime par l'opposition sont peuplées d'oiseaux, de reptiles, d'insectes, de mammifères qui, dans un jeu de correspondances serrées, désignent les bêtes noires des

⁸ Philippe Vigier, « Louis-Philippe, roi des Français », dans Léo Hamon et Guy Lobrichon (dir.), *L'Élection du chef de l'État de Hugues Capet à nos jours*, Paris, Beauchesne, 1988 ; Pierre Rosanvallon, *La Monarchie impossible. Les chartes de 1814 et de 1830*, Paris, Fayard, 1994.

caricaturistes⁹. On peut s'en convaincre en étudiant, par exemple, les planches de l'*Association mensuelle lithographique*. Cette société d'actionnaires propose entre l'été 1832 et l'été 1834 une planche lithographiée par mois, soit vingt-quatre au total. Sous la houlette de Charles Philippon s'expriment des artistes talentueux, Daumier, Grandville, Traviès, trois jeunes gens de moins de trente ans, avides de dessiner et de contester ; d'autres, moins doués, les épaulent¹⁰. Le roi Louis-Philippe figure sur plus des deux tiers des planches. Il est souvent mis en relation avec le monde animal. Il chevauche sur la planche 12 (juillet 1833) un chapon que Philippon dit « gros et gras », de sorte qu'une relation s'établit naturellement entre l'animal et un roi souvent qualifié par ses adversaires de « gros, gras et bête » ; un lapin et un chat ornent l'écu royal ; « d'aucuns disent, se plait à remarquer Philippon, que cela signifie ladrerie, couardise et fourberie »¹¹. Sur les planches 13 et 14 (août et septembre 1833), il est « roâ ». L'effet recherché est cette fois sonore et non visuel : le roi-grenouille ou roi-crapaud est un « roâ gros, gras et florissant » (Philippon). Sur plusieurs planches s'agitent, rampent ou s'accrochent autour de Louis-Philippe des bêtes dégoûtantes ou ridicules.

⁹ Des éléments sur cette question dans Thomas Bouchet, « Face de roi. Assauts graphiques et crise de la représentation sous la monarchie de Juillet », dans Jean-Claude Guichet (dir.), *Usages politiques de l'animalité*, Paris, L'Harmattan, 2008, pages 21-41.

¹⁰ « Presse et caricature », *Cahiers de l'institut d'histoire de la presse et de l'opinion*, numéro 7, université de Tours, 1983 ; David S. Kerr, *Caricature and French Political Culture 1830-1848. Charles Philippon and the Illustrated Press*, Oxford, Clarendon Press, 2000.

¹¹ Grandville, « Comme quoi – Le grand Chevalier du Soleil de Juillet défait en un combat singulier le Chevalier de la triste Figure qui voulait lui ravir sa Liberté », *Association mensuelle*, [désormais AM] juillet 1833.

Ce sont des proches, des ministres, des députés et pairs, des hauts représentants des autorités judiciaires, administratives et militaires ; toutes sortes d'insectes volants ou rampants s'agitent : grandes araignées, limaces, chenilles. Voici aussi un ver rongeur : c'est Lobau, maréchal de France, chef de la Garde nationale. Ce même Lobau a sur la planche 4 une « tête un peu grenouillère »¹². Sur la planche 14, un officier de paix a un « regard d'huître »¹³.

L'animalisation est également chose fréquente dans deux journaux d'opposition fondés respectivement à la fin de l'année 1830 et à l'automne 1832 – *La Caricature* et *Le Charivari* – et sur des feuilles volantes déposées chez les libraires et colportées dans le pays. De sorte que les animaux se comptent par centaines dans les centaines de caricatures produites entre 1830 et 1835¹⁴. En voici quelques exemples. Le roi est figuré dans *La Caricature* par Grandville au printemps 1833 en petit perroquet aux mains du caricaturiste¹⁵, ce qui n'est d'ailleurs pas une nouveauté : dès l'été 1831 il trône sur son perchoir¹⁶. Son bec recourbé et son corps emplumé se devinent aussi au début du printemps 1834 dans une tente en forme de poire – car le roi est très souvent aussi figuré en poire¹⁷. Dupin, procureur général puis président de la Chambre des députés à partir de 1832, s'apparente sous les traits de Daumier à une

¹² Grandville, « Grande vendange du budget [*sic*] », *AM*, novembre 1832.

¹³ Grandville, « Visite domiciliaire », *AM*, septembre 1833.

¹⁴ David Kerr signale que dans les cinq derniers mois de 1830, 398 caricatures politiques sont enregistrées (dans *Caricature and French Political Culture* [...], *op. cit.*, p. 14).

¹⁵ Grandville, « Cabinet d'histoire naturelle », *La Caricature*, 18 avril 1833.

¹⁶ [Non signé], « As-tu déjeuné, Jaquot ? – Valmy ! – As-tu déjeuné ? – Jemmapes ! [...] », *La Caricature*, 25 août 1831.

¹⁷ Grandville et Desperret, « Le Temps l'amène, patience, patience ! », *La Caricature*, 27 mars 1834.

carpe¹⁸. Fin 1834 *La Caricature* publie « La mort-aux-rats politiques » : un jeune « cri de la ville » arbore fièrement ses trophées sur une longue perche ; mêlés aux rongeurs, on reconnaît sans mal un Louis-Philippe de dos et pourvu d'une queue, le squelette de Soult et un Adolphe Thiers tout nu, figuré en fœtus¹⁹. Dans *La Caricature* du 3 octobre 1833, le Peuple fait danser les rois de l'Europe au son de son fifre et comme les autres, Louis-Philippe qui fait le beau comme un chien de cirque²⁰. Bien entendu, certaines représentations figurées peuvent être valorisantes, ou neutres. Le roi aux ailes de papillon dessiné dans la *Revue de Lyon* au début de l'année 1835 propose de Louis-Philippe une image plaisante, mais pas dégradante²¹. Il n'empêche que la tendance générale est presque exclusivement dépréciative.

Avilir par l'image : La Deuxième République

Aux premiers mois de la Deuxième République il est très rarement fait usage de l'animal dans le discours politique. Quelques lithographies hostiles au régime de Juillet, produites dans les années 1830-1835, sont republiées aux lendemains de la révolution de Février : dans la sélection ne figure aucune des planches étudiées ci-dessus. Certes, une lithographie du

¹⁸ Daumier, « Dup... », *La Caricature*, 14 juin 1832. Le critique Arsène Alexandre décrit ce « crâne fuyant et accidenté, bouche s'ouvrant en gueule de carpe » (cité dans *Daumier 1808-1879*, catalogue d'exposition, Ottawa, Paris et Washington, 1999-2000, Paris, RMN, 1999).

¹⁹ Traviès, « La mort-aux-rats politique », *La Caricature*, 4 décembre 1834.

²⁰ Bouquet, « Le Peuple faisant danser les rois », *La Caricature*, 3 octobre 1833.

²¹ Caricature reproduite par Jeremy Popkin dans *Press, Revolution and Social Identities in France, 1830-1835*, University Park, Penn State University Press, 2002, p. 27

début du printemps représente les ex-royalistes en chenilles et en vers baisant les pieds de la République dans une posture dégradante²². Mais cette planche est très isolée. Les dessinateurs reproduisent plus volontiers la silhouette virile de l'insurgé en armes ou du digne représentant du peuple.

C'est après les crises du printemps 1848, aux lendemains de la terrible insurrection de juin, que les ressources de l'animalisation sont de nouveau mises à contribution dans la presse. *Le Journal pour rire* en est sans doute le meilleur exemple²³ – mais il vaudrait aussi la peine de consacrer une étude à *La Caricature*, ou même à *L'Illustration*. A la tête du *Journal pour rire* se trouve Philipon : l'inlassable animateur des assauts graphiques des années 1830-1835 retrouve le succès après l'éclipse de 1835-1848. La direction politique qu'il définit pour son journal, et que traduisent par l'image ses principaux collaborateurs – Bertall, Monta, Doré – évolue au cours de l'année 1848. Le ralliement à un modèle républicain modéré donne le signal à un antisocialisme très marqué. Victor Considerant, adepte de la pensée de Charles Fourier et chef de l'École sociétaire, est figuré en papillon par Henry Emy le 4 novembre 1848. Le 24 février 1849 paraît une caricature de Bertall qui représente Considerant et Pierre-Joseph Proudhon engagés dans un combat sans merci.

²² Dans *Le Journal pour rire*, 25 mars 1848.

²³ Sur ce titre : Quentin Detourbet, « *Le Journal pour rire* : discours et pratiques d'une entreprise de presse pendant la Seconde République (1848-1851) », mémoire de M2, université de Bourgogne, 2008, p. 43 sq pour ce qui nous concerne. Du même : « Charles Philipon et la caricature antisocialiste dans *Le Journal pour rire* des années 1848 et 1849 », communication au colloque « Le siècle de Proudhon : hier et aujourd'hui », Besançon, université de Franche-Comté, 15-17 octobre 2009.

Le premier est un chat pourvu d'une longue queue terminée par un œil (cet étonnant appendice, évoqué par Charles Fourier, devient l'objet de moqueries interminables), le second un chien. La planche s'intitule « Chien et chat, procédés sociaux ». Elle est accompagnée de cette légende : « Proudhon et Considerant savent très bien qu'ils ne peuvent se digérer ni l'un ni l'autre, et pourtant ils cherchent à se dévorer mutuellement. »²⁴ L'image du monstre est mobilisée parallèlement à celle de l'animal. Dans *Le Journal pour rire* du 2 septembre 1848 Proudhon est un dragon terrassé par Thiers ; dans *La Caricature* du 15 novembre 1848 Cham représente l'hydre du socialisme dont les trois têtes sont celles de Considerant de Proudhon et de Pierre Leroux.

Au-delà de l'image

Des articles de presse, des chants, des gestes ou des objets figurent également dans la panoplie de l'assaut politique. Au sein même de la caricature s'établit une liaison intime entre images et textes. Au-delà, il est possible de repérer çà et là des articles publiés dans une presse d'opposition lancée « à l'assaut de la monarchie²⁵ ». *L'Echo de la fabrique*, organe des chefs d'atelier et canuts lyonnais, annonce le 11 août 1833 la parution d'un texte dirigé contre Louis-Philippe, *Dissertation abrégée du docteur Mathanasius, en 30 volumes in-f°, par laquelle on prouve d'une manière succincte que IL, UN TEL, QUELQU'UN, CHOSE, GROS, GRAS ET BÊTE, LAPOIRE, PRODIGUE, CASSETTE, étaient le même individu que CELUI QUE LA PUDEUR EMPÊCHAIT DE*

²⁴ Caricatures reproduites dans Jonathan Beecher, *Victor Considerant and the Rise and Fall of French Romantic Socialism*, Berkeley, University of California Press, 2001.

²⁵ Charles Ledré, *La Presse à l'assaut de la monarchie 1815-1848*, Paris, Armand Colin, 1960.

NOMMER À SES CONTEMPORAINS [...] ²⁶. Ici se mêlent les références dégradantes, sans que l'animal domine, mais dans une logique qui l'englobe. Il faudrait traquer de près ces charges insultantes qui n'ont pas laissé des traces aussi nettes que les images. Fabrice Lascar s'y est essayé avec beaucoup de talent ²⁷. Le chantier reste ouvert : il vaut la peine d'ouvrir les yeux et de tendre l'oreille, d'essayer de percevoir ce qui se dit, se griffonne, s'esquisse dans les rues, sur les places, dans les cabarets. Une histoire plus générale serait alors envisageable, pour laquelle nous disposons déjà de quelques jalons très dispersés. Considérons par exemple la figure du cochon : en avril 1812, un cordonnier de Chambéry (Claude Duvivier) est arrêté pour avoir chanté dans un cabaret une chanson dont les couplets se terminent par « Napoléon est un cochon » ; à Auxerre, le 14 avril 1814, un rapport de la police locale signale que

« des gens turbulents de cette commune se permettent depuis l'heureuse restauration des propos incendiaires qui ne craignent pas de diffamer publiquement, d'insulter Sa Majesté royale [Louis XVIII] par les plus grossières injures qu'ils vomissent contre le roy et sa famille. [...] Un nommé Pierre Cherpin traite le roy, à la veille de son passage en cette ville [et de celui de la] duchesse d'Angoulême, de gros cochon qui aurait pillé la France, et la duchesse de garce et de putain. » ²⁸

²⁶ *L'Echo de la fabrique*, 11 août 1833, rubrique « coups de navette ». Voir le remarquable travail mené sur ce journal à l'adresse suivante : <http://echo-fabrique.ens-lsh.fr>.

²⁷ Fabrice Lascar, « "Cris et chuchotements". Démonstrations séditieuses et injures au roi et à la famille royale sous la monarchie de Juillet (août 1830 – février 1848) », mémoire de maîtrise d'histoire, université Paris-1, 1990, 2 vol.

²⁸ Emilie Rouilly, « Les cris séditieux à Dijon durant la première moitié du XIX^e siècle », mémoire de master 1, université de Bourgogne, 2008, p. 58.

Pendant l'automne 1815, Louis XVIII est traité par le dénommé Pierre Guay, en Haute-Loire, de « B[ougre] de gros C[ochon] – ou C[on], on ne sait – de Roi »... « Vive l'Empereur ! »²⁹. Et François Ploux nous indique qu'un maire détesté est conspué en 1829 à Gagnac (Lot) dans des termes très injurieux : « Holou ! Holou ! Nous ne te voulons plus pour maire ; Bougre de cochon, bougre de Noir, tu es un tyran et tu as volé. [...] »³⁰

Ce qu'il faudrait enfin observer de façon systématique, ce sont les objets dévalorisants qui accompagnent les menées de l'opposition. Les petits bustes modelés par Daumier au début de la monarchie de Juillet, et qui représentent de nombreux dirigeants du régime, dévoilent à plusieurs reprises des faciès animalisés, avec des nez métamorphosés en museaux, des profils de rongeurs ou de poissons³¹. De même, dans tel village du Var, un coq gaulois symbolisant la royauté est un jour subtilisé, fouetté puis pendu³² : de toute évidence c'est l'image du roi qui est dégradée de la sorte. Mais on se heurte ici encore à des problèmes de sources : les références explicites sont assez rares puisque les représentants de l'ordre (policiers, magistrats) évitent de préciser les raisons des poursuites. La mention « expressions injurieuses et ordurières », par exemple, cache ce qu'elle désigne.

²⁹ Natalie Petiteau, « Violence verbale [...] », *loc. cit.*, p. 87.

³⁰ François Ploux, « Insultes au village (Haut-Quercy, XIX^e siècle) », in Thomas Bouchet, Matthew Leggett, Geneviève Verdo et Jean Vigreux (dir.), *L'Insulte (en) politique [...]*, *op. cit.*, p. 44.

³¹ Voir le catalogue de l'exposition Daumier déjà cité. Les terres crues colorées sont visibles au Musée d'Orsay.

³² Maurice Agulhon, *La République au village. Les populations du Var de la Révolution à la II^e République*, Paris, Seuil, 1979 [1970].

Environnements

Ces assauts ne prennent tout leur sens que replacés dans leurs contextes. C'est ce que montre par exemple l'examen synthétique de la production graphique. En premier lieu, les images s'inscrivent toujours dans une actualité politique esquissée plus haut mais qu'il convient d'approfondir davantage. Au cours des premières années de monarchie de Juillet les assaillants cherchent à se glisser dans les interstices de la loi. Ils rivalisent d'inventivité pour détourner les poursuites. Figurer les ennemis en animaux, représenter le roi de dos, travestir les noms des ministres, c'est donc à la fois miner l'image du pouvoir et se prémunir contre la répression qu'il exercera si les charges sont trop directes. Ainsi les interdictions sont-elles autant d'incitations à la créativité. Tant que le régime ne choisit pas la répression violente (mais ce serait trahir les promesses de liberté des Trois Glorieuses, option inconcevable pendant plusieurs années), aussi longtemps qu'il reste possible de le caricaturer, l'assaut n'est pas condamné à disparaître de l'espace public. Les assauts graphiques de la Deuxième République s'inscrivent dans un tout autre contexte. Le corpus sélectionné correspond aux attaques d'une majorité républicaine modérée vis-à-vis d'une minorité socialiste mise à mal par les conflits du printemps 1848. Le discours hostile peut se déployer sans contrainte ou presque. C'est peut-être pour cette raison que le talent des caricaturistes se fait moins âpre. Il y a dans la caricature de la Deuxième République quelque chose d'assez convenu.

Les images s'inscrivent en outre dans des traditions graphiques. Elles reprennent à leur compte des modèles de représentation animalisée de l'humain. Le déferlement qui caractérise tant de caricatures produites pendant la Révolution française est bien connu de Daumier, de Traviès, de Cham ou

de Bertall : Louis XVI ou Marie-Antoinette étaient fréquemment figurés en animaux, dans des postures extrêmement dégradantes³³. Les caricaturistes du premier XIX^e siècle ont vu également les caricatures au vitriol que des caricaturistes britanniques ont dirigées contre Napoléon Bonaparte³⁴. Ils vont également chercher leur inspiration hors du monde de la caricature, dans les contes et dans les fables – celles de La Fontaine, par exemple. Notons pour terminer que l’animalisation par l’image est à mettre en relation avec une histoire scientifique de la représentation des corps, humains ou animaux. La caricature est perméable aux découvertes et hypothèses scientifiques de l’heure, de sorte que l’évolution des savoirs sur le vivant, les grandes querelles entre scientifiques, la vogue des sociétés et des muséums invitent les caricaturistes à repenser leur répertoire³⁵. La planche de Grandville évoquée plus haut – celle où Louis-Philippe est représenté en perroquet – s’intitule « Cabinet d’histoire naturelle ». Elle fait partie d’une série de trois qui établissent des liens entre cabinet scientifique et cabinet ministériel. Aux confins des sciences les hypothèses de la physiognomonie influent sur les productions des caricaturistes. Selon les physiognomonistes, le caractère et le comportement humains sont compréhensibles d’après la forme, les traits et les expressions du visage. Entre les traits d’un animal et ceux d’un humain, des correspondances sont donc volontiers tissées.

³³ Annie Duprat, « Le roi, la chasse et le parapluie, ou comment l’historien fait parler les images », *Genèses*, 27, juin 1997, p. 109-123.

³⁴ On trouve de bons exemples d’influences et de filiations graphiques dans Philippe Régnier (dir.), *La Caricature entre République et censure. L’imagerie satirique en France de 1830 à 1880 : un discours de résistance ?*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1996.

³⁵ Alain Corbin (dir.), *Histoire du corps – 2. De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2005.

L'animalisation, une arme efficace ?

Fixer l'adversaire dans l'image et le texte, dans les mots, par bêtes interposées, c'est tâcher de le saisir pour le mettre à bas. Aux débuts de la monarchie de Juillet, c'est-à-dire au moment où cette pratique est très répandue, les journalistes ou les caricaturistes d'opposition entendent montrer que toutes les bêtes, chapons ou chenilles ou hyènes, se font écho dans l'indistinction la plus complète. C'est ainsi que Louis-Philippe est aussi représenté en parapluie, attribut tout indiqué pour un roi en mal de sceptre³⁶. Polysémique, l'objet désigne plusieurs défauts politique : signe réactionnaire, aristocratique, le parapluie affublait déjà les Français d'Ancien Régime dans la caricature anglaise du XVIII^e siècle, puis les émigrés, puis Louis XVIII, puis Charles X ; fermé et effilé, il fait un contraste cruel avec un roi pansu et bouffi ; d'une banalité confondante, il est enfin l'indice de la vulgarité de son royal propriétaire. A cela s'ajoute autre chose : le parapluie et le chapon – un coq dévirilisé – disent une impuissance sexuelle. Dans cette perspective le corps misérable du souverain bafoue l'honneur du peuple et humilie la nation. C'est ce que laisse aussi entendre un placard séditieux de 1838, où l'on peut lire : « Merde pour le roi ! Ce roi est un conard ! »³⁷

Ces tentatives de dégradation portent-elles leurs fruits ? D'un côté, il est incontestable que les attaques peuvent blesser profondément leurs cibles. Le député Viennet, membre de l'Académie française, joue souvent l'âne dans les caricatures aux débuts de la monarchie de Juillet ; il revient une dizaine d'années plus tard sur l'effet produit : « Le ridicule est comme

³⁶ Annie Duprat, « Le roi, la chasse et le parapluie [...] », *loc. cit.*

³⁷ Rapport du procureur général d'Orléans, avril 1838, cité dans Fabrice Lascar, « Cris et chuchotements [...] », *op. cit.* Au XIX^e siècle, « conard » est un mot vulgaire qui désigne le sexe de la femme.

la peste. [...] On lui avait tant dit [au public] que j'étais un âne, mais un âne vrai, à quatre pattes, à longues oreilles, et il avait fini par le croire. »³⁸. Mais il est impossible de jauger à coup sûr l'efficacité d'une attaque. On ne saurait dire comment le roi, Lobau ou Soult réagissent à leurs portraits animalisés, si ces représentations entrent dans les esprits et dans les imaginaires d'une partie des Français. De la même manière, sous la Deuxième République, les caricatures du *Journal pour rire* traduisent la montée de l'antisocialisme. Mais jusqu'à quel point l'alimentent-elles ? Qui touchent-elles exactement ? Il est extrêmement difficile de répondre à ces questions qui renvoient au problème de la réception. La présence de l'animal dans un arsenal de la contestation ne livre pas des éléments d'analyse immédiatement utilisables. Elle doit être analysée « surtout, et finalement toujours, sur le mode de la représentation, notamment discursive ou iconographique, comme symbole ou comme emblème, comme caricature ou comme métaphore. »³⁹

L'histoire de l'animalisation en politique ne prend pas fin au milieu du XIX^e siècle. Les travaux de Bertrand Tillier⁴⁰ ou des recherches menées sur l'anticléricalisme dans le contexte de séparation des Eglises et de l'Etat⁴¹ (avec des caricatures de corbeaux ou de chauve-souris) montrent que la pratique subsiste, directe et parfois violente, à la fin du XIX^e siècle.

³⁸ Cité par David S. Kerr, *Caricature and French Political Culture [...]*, *op. cit.*, conclusion.

³⁹ A ce propos : Paul Bacot et al., dir., *L'Animal en politique*, *op. cit.*, introduction générale.

⁴⁰ Notamment *Cochon de Zola!, ou les infortunes d'un écrivain engagé*, Paris, Séguier, 1998.

⁴¹ Par exemple: Michel Dixmier, Jacqueline Lalouette et Didier Pasamonik, *La République et l'Église. Images d'une querelle*, Paris, La Martinière, 2005

Pendant les deux guerres mondiales s'observent des processus de bestialisations de l'ennemi, en relation avec des situations paroxystiques – notamment les massacres en guerre – qui doivent également être pris en considération⁴². Il n'est donc pas très difficile de tracer les premiers linéaments d'une histoire à venir de l'animalisation en politique, que la première moitié du XIX^e siècle marque de sa forte empreinte.

⁴² Voir, par exemple, « Corps en guerre », [1] et [2], *Quasimodo*, 9-10, printemps 2005.